

Genève

Le Courrier  
1211 Genève 8  
022/ 809 55 66  
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 7'200  
Parution: 5x/semaine



Page: 6  
Surface: 77'930 mm<sup>2</sup>



Ordre: 1085158      Référence: 71249031  
N° de thème: 540.012      Coupeure Page: 1/2

Peu de viticulteurs valaisans sont certifiés bio. En cause, la difficulté du terrain et la sécheresse. Mais des professionnels décident d'aller de l'avant, avec ou sans reconnaissance officielle

## Jalons d'une viticulture plus durable



**Le pourcentage de surfaces cultivées en bio est beaucoup plus élevé dans les cantons de Neuchâtel, Vaud ou Genève, mais en Valais, les choses bougent davantage depuis deux ans. CÉLINE RIBORDY**

**ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ**

**Valais** ► Les vendanges 2018 pourraient bien rester dans les annales. «Pas un grain à trier, une richesse et une maturité parmi les plus élevées des trente dernières années: le bilan est fantastique», résume Camille Crettol, vigneron encaveur à Martigny Combe. Comme ses collègues, il se réjouit de ce millésime, tout en remarquant que les vendanges se sont terminées avec près d'un mois d'avance. «C'est un peu angoissant cette canicule qui perdure», note-t-il. Pour la deuxième année consécutive, ses vignes ont un peu souffert de la sécheresse. Situées sur

une moraine glaciaire, elles sont aussi passablement éloignées des installations d'arrosage. Dans cette situation de pénurie, il est probable que la végétation présente dans ses vignes (une exigence du cahier des charges bio) ait été une concurrente et qu'elle ait pesé sur ses rendements. Il ne regrette pas pour autant d'avoir entrepris sa démarche de reconversion: «C'était une question de conviction et je me sens beaucoup mieux.» Il est conscient de faire partie d'une minorité de «téméraires», guère plus de deux ou trois, qui franchissent le pas chaque année.

### Intérêt de la profession

«Le potentiel reste énorme», admet Reto Muller, responsable du secteur viticole chez Biovalais. Il relève toutefois que les choses bougent davantage depuis deux ans. Le bio est de plus en plus accepté comme mode de faire. «On ne voit plus dans nos réunions uniquement des pulls tricotés en laine de lama», sourit Christian Blaser, animateur de la plateforme orientation bio pour sa région de Leytron-Chamoson. Lancé il y a deux ans grâce à un partenariat entre les associations Biovalais et Vitival (association des viticulteurs valaisan en production intégrée) cet

Genève

Le Courrier  
1211 Genève 8  
022/ 809 55 66  
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebdom.  
Tirage: 7'200  
Parution: 5x/semaine



Page: 6  
Surface: 77'930 mm<sup>2</sup>



Ordre: 1085158 Référence: 71249031  
N° de thème: 540.012 Coupure Page: 2/2

organe d'échange a suscité un intérêt immédiat et est régulièrement fréquenté par une centaine de vigneron. Des spécialistes présentent les avancées de la recherche sur des thèmes comme l'enherbement et les traitements bio. Mais il s'agit surtout de proposer aux viticulteurs de partager leurs connaissances et expériences. «C'est un groupe ouvert. Peuvent participer tous ceux qui ont un intérêt pour ces questions, qui souhaitent progresser vers une viticulture sans produits de synthèse et ménageant mieux la biodiversité», indique Christian Blaser. «Chacun expose ses solutions et ça se passe dans un bon état d'esprit», témoigne Grégoire Dessimoz, propriétaire de la cave de la Colombe, à Conthey.

### L'herbe: défi majeur

La plateforme se divise en six régions, la problématique étant très différente selon les terroirs. Le vignoble de Fully bénéficie par exemple de 20% de précipitations en plus que celui de Sierre. Ce qui se traduit par une plus grande pression des maladies: plus on remonte la vallée et moins il y en a, résume Stéphane Emery, de l'Office de la viticulture du canton du Valais. Tout doit être raisonné à la parcelle au cépage. Sur une même exploitation plusieurs méthodes peuvent être requises, il n'y pas de recette générale et c'est en partie ce qui freine les meilleures volontés: la sensation de sauter dans le vide sans filet. Il constate néanmoins que la profession manifeste un intérêt soutenu pour l'orientation bio et que cette plateforme répond à un besoin.

«Les gens constatent peut-être qu'ils sont allés au bout de ce qu'ils pouvaient faire en production intégrée», analyse Christian Blaser, lui-même copropriétaire d'un domaine viticole en reconversion. «Ils souhaitent maintenant

aller plus loin, vers une agriculture toujours plus durable. Le métier se complexifie encore, il faut être plus précis, plus régulier», admet-il. Le facteur le plus contraignant reste l'entretien du sol. Car il existe maintenant des solutions qui ont fait leurs preuves pour le traitement des maladies fongiques (mildiou et oïdium) et pour la lutte contre les insectes (régulée biologiquement par la confusion sexuelle). Mais la question de l'herbe reste un défi. Elle peut notamment accentuer les problèmes de gel, de maladie et de disponibilité en eau. «Je mangeais bio avant de commencer ce métier et je suis sensible à la biodiversité, relève Grégoire Dessimoz. Une vigne dépourvue de végétation entre les ceps, ça me brise le cœur, mais il faut admettre que dans nos vignobles morcelés, peu accessibles aux machines et avec notre climat sec, la gestion de l'herbe reste compliquée.» Si on se réfère aux statistiques, le pourcentage de surfaces cultivées en bio est beaucoup plus élevé dans les cantons de Neuchâtel, Vaud ou Genève. Selon lui, «ce n'est parce que les Valaisans sont rétrogrades, mais parce qu'ils se débattent avec des conditions autrement plus difficiles.»

L'enherbement introduit une difficulté supplémentaire et requiert un pilotage plus attentif, concède Christian Blaser. «Mais elle réserve aussi de belles surprises, note-t-il. On revoit nos terroirs: de place en place, ils sont colonisés par des végétations différentes. Chaque terroir a sa dynamique et il faut continuer d'observer: intervenir pour endiguer une espèce envahissante, favoriser une plante qui occupe opportunément le terrain sans concurrencer la vigne». Et d'énumérer: luzerne lupuline, braume des toits, orge des rats. «Quand on traite aux herbicides, tout cela on ne

le voit pas», souligne le viticulteur, qui se dit stimulé par le défi agronomique posé. «On redevient un peu botaniste», sourit-il.

### Prise de conscience

Pour le biologiste Emanuel Revaz, député vert au Grand Conseil, le Valais fait encore trop souvent figure d'exception en matière de biodiversité. S'il admet que le territoire du canton est compliqué, il estime que la surface enherbée reste trop faible en comparaison des autres vignobles suisses. «On doit être beaucoup plus ambitieux dans ce processus. Un vignoble enherbé est avantageux tant du point de vue de la stabilité (érosion) que de la biodiversité», relève-t-il. Sans compter que le Valais aurait beaucoup à y gagner en termes d'image: «La monoculture absolue n'est sûrement pas une bonne carte de visite pour vendre ce canton et ses produits», note-t-il. Il aimerait notamment voir davantage de buissons, arbustes et bosquets dans le vignoble. Si la marge de progression est encore grande, il constate toutefois une vraie prise de conscience dans les milieux politiques et au sein de la profession.

«Dans les recherches sur les traitements et sur les machines, il a y a eu plus d'évolution ces cinq dernières années que durant les trois dernières décennies», indique pour sa part Stéphane Emery de l'Office de la viticulture. Même constat chez Biovalais, dont le président Jean-Yves Clavier «ne voit pas de raison de ne pas être optimiste». Il remarque une pression croissante de la société, avec de nouvelles initiatives qui se profilent (*l'initiative populaire fédérale «Pour une Suisse libre de pesticides de synthèse» passera en votation l'an prochain, ndlr*), mais aussi un véritable intérêt de la base, une sensibilité pour la vie des sols. «C'est une vraie lame de fond», conclut-il. I